



Chapitre d'actes

2010

Published version

Open Access

This is the published version of the publication, made available in accordance with the publisher's policy.

La vie des signes en questions: des textes aux langues et retour

Bronckart, Jean-Paul

How to cite

BRONCKART, Jean-Paul. La vie des signes en questions: des textes aux langues et retour. In: Textos Seleccionados, XXV Encontro Nacional da Associação Portuguesa de Linguística. Porto : APL, 2010. p. 11–41.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:37532>

La vie des signes en questions: des textes aux langues, et retour

Jean-Paul Bronckart

Université de Genève

La discussion que nous proposons dans cette conférence est sous-tendue par deux objectifs généraux. D'une part, nous défendrons la pertinence et l'utilité d'une orientation des sciences du langage prioritairement centrée sur *les conditions de fonctionnement et les formes d'organisation des textes-discours* ; mais en considérant qu'une telle orientation n'est productive que si elle prend simultanément en considération le statut et les propriétés des langues, et procède à un sérieux examen des modalités d'interaction entre ces langues et les textes/discours. D'autre part, nous tenterons de montrer que *les sciences sociales/humaines ont un réel besoin des apports des sciences du langage ou de la linguistique* (elles souffrent actuellement d'une sous-estimation, voire d'une négligence, des effets du langage sur la constitution et le développement de leur objet spécifique), ce qui implique, par réciprocity, que les sciences du langage pourraient également tirer bénéfice d'une meilleure articulation avec les autres sciences de l'humain.

1. L'évolution de la position chomskyenne

Le développement de l'œuvre de Chomsky a, sans nul doute, constitué le facteur majeur du renouveau et de l'essor de la linguistique au cours de la seconde moitié du XXe. D'une part en raison de l'originalité et de la fécondité des formalisations proposées dans ses modèles génératifs successifs, dont les premiers notamment ont permis de résoudre d'importants problèmes de description sur lesquels butaient les approches structuralistes. D'autre part en raison de la fermeté de ses prises de position épistémologiques, qui ont largement contribué à revivifier le débat entre positions behavioristes-empiristes et rationalistes-cognitivistes, et à instaurer la problématique du langage au cœur des enjeux des sciences sociales/humaines.

Nous n’adhérons nullement pour notre part à l’épistémologie chomskyenne, mais il nous paraît néanmoins important de la prendre en considération et d’en examiner la teneur, d’abord parce qu’elle a toujours été formulée de manière précise et cohérente (il n’y a rien de pire pour le développement des sciences humaines que les positions théoriques “molles” ou inconséquentes), ensuite parce qu’elle a connu une évolution d’autant plus intéressante qu’elle était intimement liée à l’état d’avancement des travaux proprement linguistiques de la *Grammaire générative*.

On oublie trop souvent que dans *Syntactic Structures* (1957), texte princeps présentant la conceptualisation originelle des règles de transformation, Chomsky n’avait pas complètement rompu avec le behaviorisme latent du structuralisme issu de Bloomfield, comme en attestent en particulier les deux derniers chapitres (8 et 9) de l’ouvrage. L’auteur y aborde encore la problématique de «l’explication du *comportement* linguistique», considère encore que son modèle vise à représenter l’appareil permettant de générer des phrases «dans *une langue donnée*», estime que les niveaux de ce modèle n’expliquent qu’*en partie* les processus de compréhension des phrases, et surtout, au plan méthodologique, déclare que le recours à l’intuition linguistique ne constitue qu’une sorte de “pis-aller”, qui devrait être remplacé par une *démarche de validation à caractère réellement empirique*:

Il est indéniable que l’«intuition de la forme linguistique» est très utile à celui qui étudie la forme linguistique (c’est-à-dire la grammaire). **Il est également très clair que le but principal de la théorie grammaticale est de remplacer ce recours obscur à l’intuition par une approche rigoureuse et objective.**¹ (Chomsky, [1957] 1969², p. 103)

Dans divers textes intermédiaires (cf. par exemple, 1964), Chomsky a cependant progressivement mis en doute la nécessité et l’efficacité de ce recours à une méthodologie objective, pour finalement la condamner clairement dans *Aspects* (1965):

[...] les données effectives de la performance linguistique, en conjonction avec des renseignements introspectifs [...], fourniront beaucoup d’indices pour déterminer la validité des hypothèses concernant la structure linguistique sous-jacente. [...] **Les allusions à des « procédures de découverte » ou « méthodes objectives » présumées bien connues, ne font que masquer les conditions effectives où le travail linguistique doit se poursuivre pour le moment.** (Chomsky, [1965] 1971, pp. 35-36)

Dans la suite de ce texte fondateur de la “théorie standard”, l’intuition est en réalité passée du statut de critère méthodologique à celui d’objet d’étude ; pour Chomsky désormais, ce que le linguiste doit décrire, c’est la connaissance implicite dont dispose

¹ Dans l’ensemble des citations, les soulignements (en gras) sont de nous.

² Pour les citations issues des ouvrages de Chomsky, nous indiquons, entre crochets, la date de l’édition originale en anglais, suivie de la date et de la pagination de la traduction française.

tout sujet en matière de langage, en d'autres termes sa *compétence idéale* à produire et à comprendre les phrases bien formées d'une langue quelconque. Et cette redéfinition de l'objet de la démarche linguistique va être solidaire d'une prise de position à la fois *universaliste* (ce qu'il convient de décrire, ce ne sont plus les règles sous-tendant le système d'une langue naturelle particulière, mais les règles de génération du langage en général), *mentaliste* (ces règles constituent un sous-ensemble des propriétés de l'esprit humain) et *innéiste* (ces propriétés de l'esprit ne sont pas acquises par apprentissage, mais résultent de l'équipement biologique de l'espèce).

Aux sources du paradigme (néo-)cognitivistique contemporain, ces principes ont été reformulés et développés dans *Cartesian Linguistics* (1966) et surtout dans *Language and Mind* (1968), ouvrage dont nous extrairons trois thèmes majeurs. Tout d'abord, Chomsky y radicalise encore sa position réductionniste, en adhérant clairement à un *innéisme de structure* :

[...] la connaissance d'une langue [...] ne peut être acquise que par un **organisme « pré-doté » d'une restriction sévère sur la forme de la grammaire**. Cette restriction innée est une pré-condition, au sens kantien du terme, à l'expérience linguistique. (Chomsky, [1968] 1970, p. 131)

Et il va même jusqu'à soutenir que l'équipement inné de l'espèce sous-tend et explique « la distinction entre structure profonde et structure de surface, les propriétés spécifiques des transformations grammaticales, les principes d'application des lois, etc. » (*ibid.*, p. 119), c'est-à-dire les principaux composants et les principales règles de la théorie standard³. Chomsky affirme ensuite que, dans ses formes de réalisation observables et dans son soubassement biologique, le langage constitue un système tout à fait particulier, n'ayant absolument aucun équivalent dans les autres domaines de l'activité physique et mentale des humains :

[...] **la compétence linguistique — la connaissance d'une langue — [est] un système abstrait sous-tendant la performance**, système constitué par des lois qui concourent à déterminer la forme et le sens intrinsèque d'un nombre potentiellement infini de phrases. (*ibid.*, p. 106)

[...] Il y a eu des tentatives d'étudier d'autres systèmes semblables à la langue — on pense par exemple à l'étude des systèmes de parenté et de la taxonomie des peuples. Mais, jusqu'ici du moins, **on n'a rien découvert dans ces domaines qui soit, même grossièrement, comparable à la langue**. (*ibid.*, p. 110)

Et cette thèse de la spécificité radicale du langage humain conduit tout naturellement Chomsky à affirmer qu'il n'existe pas la moindre parenté ou ressemblance

³ La description des niveaux profonds et superficiels, comme celle des transformations, ont cependant été profondément remaniées dans les modèles chomskyens ultérieurs ; ce qui met en évidence le caractère excessivement spéculatif de ces hypothèses sur la teneur de l'équipement génétique humain.

entre la communication humaine et la communication animale, et qu'en conséquence il est absurde de considérer que la première puisse constituer un produit de l'évolution de la seconde :

Il n'y a rien d'utile à dire sur le comportement et sur la pensée au niveau d'abstraction auquel la communication animale et la communication humaine se rejoignent [...] Le langage humain est fondé sur **des principes entièrement différents** [...] Il semble en particulier relativement **sans objet de spéculer sur l'évolution du langage humain à partir de systèmes plus simples** — aussi absurde peut être que de spéculer sur l'« évolution » des atomes à partir des nuages de particules élémentaires. (*ibid.*, p. 105)

Au cours des trois décennies qui ont suivi ces fermes prises de position, les multiples recherches réalisées dans le cadre de la *Grammaire générative* ont conduit Chomsky à des remaniements successifs (et parfois très importants) de l'architecture de ses modèles théoriques (cf. notamment 1972 ; 1975 ; 1980), et ces remaniements ont eux-mêmes finalement engendré un profond réexamen épistémologique du statut du langage, explicité dans un article co-écrit en 2002 avec Hauser et Tecumseh Fitch, intitulé *The Faculty of Language : What Is It, Who Has It, and How Did It Evolve ?* Le changement de position dont témoigne cet article est d'une telle importance qu'il a suscité une réaction vivement outrée des “gardiens du temple” (cf. Pinker & Jackendoff, 2005), ce qui n'a pas empêché Chomsky et ses collègues (cf. Tecumseh Fitch, Hauser & Chomsky, 2005) de confirmer leur nouveau positionnement, dont nous relèverons quelques aspects majeurs.

Dans cet article, les auteurs s'interrogent donc sur le statut du langage humain, mais en indiquant d'emblée qu'un tel examen requiert une *double démarche comparative*. Il s'agit d'une part d'analyser les ressemblances et différences entre le langage humain et la communication animale, ce qui implique que l'on se situe résolument dans la perspective de *l'évolution des espèces*. Il s'agit d'autre part d'analyser les rapports et/ou interactions entre la faculté de langage et les autres facultés (psychologiques et sociales) des humains, ce qui requiert une *étroite coopération avec les autres sciences de l'humain*.

Pour introduire ces démarches de comparaison, les auteurs posent en outre qu'il convient de distinguer désormais une acception « large » et une acception « restreinte » de la faculté de langage, qui sont respectivement définies comme suit :

[*Faculty of language — broad sense (FLB)*] includes an internal computational system (FLN, below) combined with at least two other organism-internal systems, which we call « sensory-motor » and « conceptual-intentional » [...] FLB includes the capacity to readily master any human language without explicit instruction [...]

[*Faculty of language — narrow sense (FLN)*] is the abstract linguistic computational alone, independent of the other systems with which he interacts and interfaces. FLN is a component of FLB, and the mechanisms underlying it are some subset of those underlying FLB. [...]

A core property of FLN is **recursion**, attributed to the narrow syntax. **FNL takes a finite set of elements and yields a potentially infinite array of discrete expressions. This capacity of FLN yields discrete infinity.** [...] Each of these discrete expressions is then passed to the sensory-motor and conceptual-intentional systems, which process and elaborate this information in the use of language. Each expression is, in this sense, a pairing of sound and meaning. **It has been recognized for thousands of years that language is, fundamentally, a system of sound-meaning connections.** [...] At a minimum then, FLN includes the capacity of recursion. **There are many organism-internal factors, outside FLN or FLB, that impose practical limits on the usage of the system.** For example, lung capacity imposes limits on the length of actual spoken sentences, whereas working memory imposes limits on the complexity of sentences if they are to be understandable. [...] the core recursive aspect of FLN currently appears to lack any analog in animal communication and possibly other domains as well. This point, therefore, represents the deepest challenge for **a comparative evolutionary approach of language.** We believe that investigations of this capacity should include **domains other than communication** (e.g., number, **social relationships**, navigation). (Hauser, Chomsky & Tecumseh Fitch, 2002, pp. 1570-1571)

Ces deux définitions détaillées permettent de mettre en évidence les principales caractéristiques de cette nouvelle épistémologie chomskyenne.

Tout d'abord, alors que dans les ouvrages des années 1960 commentés plus haut, Chomsky se situait explicitement dans la perspective cartésienne, en considérant que le langage et/ou l'esprit humains constituaient des capacités radicalement spécifiques (sans le moindre rapport avec les capacités attestables dans le règne animal), et que dès lors toute « spéculation » évolutionniste était « absurde », il affirme désormais au contraire qu'*il est indispensable d'adopter cette même perspective évolutionniste*, et de procéder à une analyse empirique détaillée des propriétés de la communication animale, pour tenter de comprendre comment le langage humain en a émergé.

Ensuite, alors qu'antérieurement Chomsky soutenait que le système de la langue avait une organisation totalement autonome, sans commune mesure et sans interactions avec les autres systèmes sous-tendant les conduites humaines, il considère désormais que la faculté de langage au sens large (FLB, ou capacité à maîtriser rapidement toute langue naturelle) procède de *l'étroite articulation de la faculté de langage restreinte (FLN) avec deux systèmes non sémiotiques*, l'un d'ordre sensori-moteur, l'autre d'ordre conceptuel-intentionnel.

Enfin, s'agissant de cette faculté de langage au sens restreint, Chomsky en réduit désormais la spécificité à la seule propriété de *récurtivité*, qui engendrerait la *discrétisation* des unités d'expression ; mais, en conformité avec ses positions antérieures, il considère toujours que cette propriété est spécifiquement humaine et donc *innée* (même si la confirmation de cette thèse requiert des études portant sur d'autres domaines), et il maintient de la sorte l'essentiel de l'opposition compétence-performance, en indiquant que les effets potentiels de la capacité de récurtivité sont de fait « limités dans l'usage concret » par des facteurs organiques ou cognitifs.

Cette considérable réorientation épistémologique nous paraît largement positive, en ce qu'elle abandonne une bonne part des postulats du rationalisme cartésien, et en ce qu'elle réintègre la question du langage dans *la problématique évolutionniste des conditions d'émergence des propriétés mentales et comportementales spécifiquement humaines*. Mais à nos yeux, telle qu'elle est présentée dans l'article analysé, cette position pose aussi un ensemble de problèmes, et néglige manifestement certaines dimensions importantes du langage et des activités humaines.

Le premier problème que nous évoquerons pourra paraître secondaire aux yeux des linguistes, mais il est fondamental pour le psychologue que nous sommes : Chomsky évoque, au sein du FLB, l'existence d'un système *conceptuel-intentionnel*, alors que les travaux de psychologie des dernières décennies, qu'ils soient d'orientation cognitiviste, constructiviste ou interactionniste, ont tous mis en évidence la nécessité de distinguer clairement les systèmes notionnels, qui relèvent de l'ordre du *gnoséologique*, et les systèmes intentionnels-actionnels, qui relèvent du *praxéologique*. Et une telle distinction est notamment capitale pour examiner les modes de relation existant entre le système de la langue (gnoséologique) et l'activité de discours (praxéologique). Trois autres problèmes sont d'ordre plus strictement linguistique. Chomsky affirme d'abord que « it has been recognized for thousands of years that language is, fundamentally, a system of sound-meaning connections » ; il est certes exact qu'une telle conception associationniste et conventionnaliste a été dominante depuis Aristote, mais, même s'il n'a guère été entendu de ses collègues linguistes, Saussure en a néanmoins démontré, depuis un siècle, le caractère simplet et en définitive profondément erroné (cf. Saussure, 2002 ; Constantin, 2005). Ensuite, Chomsky continue d'affirmer que la faculté de langage au sens restreint constitue un *système à caractère inné*, alors que la seule propriété différentielle qu'il met en évidence est la récursivité, qui constitue à l'évidence un *processus*. En d'autres termes, pourquoi continuer à postuler un innéisme de structure alors que l'ensemble des arguments proposés conduisent à ne postuler qu'un innéisme de processus, au sens de Piaget (1970). Enfin, la question la plus importante a trait aux rapports entre le processus de récursivité et la discrétisation des unités d'expression. La position de Chomsky sur ce point est ambiguë, voire contradictoire, en ce qu'il affirme d'un côté que la récursivité *s'applique* à des entités déjà discrétisées (« *FNL takes a finite set of elements ...* »), et d'un autre côté que cette même récursivité *engendre* la discrétisation (« *This capacity of FLN yields discrete infinity* »). En réalité, comme Piaget l'a démontré, la discrétisation des entités mentales est une condition *sine qua non* du déploiement de toute opération cognitive (dont l'opération de récursivité), et en conséquence la question de savoir d'où procède cette discrétisation préalable reste entièrement ouverte.

Au chapitre des absences, on relèvera que Chomsky continue d'ignorer superbement la dimension des textes et/ou des modes d'organisation linguistique qui sont supra-ordonnés eu égard aux phrases. Sur ce thème, d'une part on eut souhaité que l'auteur explicite les arguments qui, en dépit de son changement de cap épistémologique impliquant notamment une démarche de comparaison avec la communication animale, le

conduisent néanmoins à maintenir le postulat du caractère nodal et “suprême” de l’entité phrase ; d’autre part on remarquera que la prise en compte des dimensions textuelles (et des contraintes que celles-ci exercent sur la syntaxe phrastique) aurait dispensé Chomsky de remobiliser les arguties convenues concernant les facteurs (dont la respiration !) qui expliqueraient pourquoi les performances ne sont pas à la hauteur de la compétence. De manière plus générale, on relèvera enfin et surtout que si Chomsky semble être clairement passé du cartésianisme à l’évolutionnisme, ou de Descartes et Port-Royal à Darwin, son approche ne tient nul compte des apports de Hegel, Marx et bien d’autres, c’est-à-dire n’accorde aucune place aux acquis et aux préconstruits de l’histoire sociale humaine.

2. Une autre approche, tenant compte des dimensions historico-sociales

Nous évoquerons maintenant une approche relevant d’une épistémologie assez radicalement opposée à celle sous-tendant le générativisme classique, précisément parce qu’elle prend résolument en considération les dimensions historique et sociale du langage. Les fondements de cette orientation ont été établis par deux auteurs anciens et tous deux de plutôt “mal connus” (pour des raisons distinctes) : Ferdinand de Saussure et Valentin Voloshinov.

2.1. Aspects de l’œuvre réelle de Ferdinand de Saussure

Ferdinand de Saussure est sans doute le linguiste qui a été le plus cité et/ou commenté au long du XXe, et pourtant, en dépit de cette célébrité, son œuvre demeure largement méconnue, notamment pour des raisons factuelles aujourd’hui bien établies.

Bien qu’au cours des trois décennies de sa carrière académique il ait étudié de multiples langues (sous les divers aspects de leur mise en œuvre et de leur organisation), et bien qu’il ait exposé le fruit de ces recherches dans de multiples enseignements, Saussure n’a quasiment rien livré de ce travail sous la forme “achevée” des écrits publiés, à l’exception de son *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes* (1879), dont l’objet relève à première vue de la linguistique historique, mais qui témoigne déjà de la mise en œuvre de l’approche générale des faits de langue qui allait orienter l’ensemble de ses réflexions et de ses travaux ultérieurs. Cette approche généralisante n’a cependant été explicitée que très tardivement, dans le cadre des trois cours donnés à l’Université de Genève entre 1907 et 1911. Et c’est en exploitant les notes de quelques-uns des auditeurs de ces cours que Bally et Sechehaye ont rédigé le célèbre *Cours de linguistique générale* (désormais *CLG*) et l’ont publié sous le nom de Saussure.

Demeuré pendant presque un demi-siècle la seule voie d’accès à la linguistique saussurienne, le *CLG*, par sa structure et par le style de sa rédaction, a présenté cette dernière comme une démarche assurée et rationnelle, se donnant comme unique objet le système de la langue (plutôt que la parole), privilégiant une méthodologie d’ordre

synchronique (au détriment des approches diachroniques), et ayant abouti surtout à une magistrale analyse de la structure et des propriétés des signes. Mais, depuis une cinquantaine d'années, ont d'abord été progressivement exhumés et analysés des milliers de feuillets de notes de Saussure, certaines préparatoires aux trois conférences qu'il a données en 1891 lors de l'inauguration de sa chaire genevoise, d'autres issues de ses recherches sur les *anagrammes* (cf. Starobinski, 1964 ; 1969) ou sur les *légendes* (cf. Turpin, 2003). Mais ensuite, ont été exploités et publiés les cahiers de notes des étudiants des cours ainsi que d'autres notes de Saussure. Mais en 1996 enfin, ont été retrouvés d'autres manuscrits encore (en partie publiés dans les *Ecrits de linguistique générale*, 2002, ci-après *ELG*), témoignant de ce que Saussure avait, dès la dernière décennie du XIXe, entrepris la rédaction de deux ouvrages de linguistique générale, dont l'un semblait devoir porter le titre *L'essence double du langage*. Et c'est de ce nouveau corpus, dont l'ensemble donne de la pensée de Saussure une image à la fois plus profonde et plus problématisante, que nous extrairons quatre thèmes qui nous paraissent fondamentaux (pour des approches plus détaillées, cf. Bulea, 2005 et 2009 ; Bronckart, Bulea & Bota, 2010).

2.1.1. L'historicité du langage

Des multiples travaux empiriques qu'il avait réalisés dans la première phase de son œuvre, Saussure avait déduit que les langues naturelles constituent des objets *historiques*, et c'est ce thème de *l'historicité du langage* qui est au cœur des trois *Conférences* de 1891. L'auteur y souligne d'abord l'inéluctable *continuité* des pratiques verbales :

Il vaut la peine de nous arrêter un instant devant ce principe, élémentaire ou essentiel de **la continuité ou de l'ininterruption forcée qui est le premier caractère ou la première loi de la transmission du parler humain**, et cela quelles que soient, autour de la langue, les révolutions et les secousses de tout genre qui peuvent changer toutes les conditions. (*ELG*, p. 151)

Cette continuité implique pour lui qu'il n'existe pas de césure véritable entre, par exemple, le français et le latin, langues pourtant communément considérées comme des réalités disjointes : « il n'est jamais arrivé que les gens de France se soient réveillés en se disant *bonjour* en français, après s'être endormis la veille en se disant *bonne nuit* en latin » (*ibid.*, p. 152). Et en généralisant cet exemple, Saussure en vient à déclarer qu'il n'existe en fait qu'*une seule entité langagière*, à l'œuvre depuis l'émergence de l'espèce :

[...] j'insisterais encore une fois sur l'impossibilité radicale, non seulement de toute rupture, mais de tout soubresaut, dans **la tradition continue de la langue depuis le premier jour même où une société humaine a parlé** [...] (*ibid.*, p. 163)

Saussure pose ainsi que l'objet de la science du langage est une entité *ontologiquement une*, que l'on pourrait qualifier de « langue universelle » en ce qu'elle puise à un stock de ressources phoniques et syntaxiques dont l'extension semble limitée.

Mais il souligne que cette entité se continue *en se transformant* en permanence, ou, plus précisément, qu'*elle se continue parce qu'elle se transforme* :

Nous arrivons ainsi au second principe, de valeur universelle comme le premier [...] : c'est le point de vue du *mouvement de la langue dans le temps*, mais d'un mouvement qui à aucun moment, *car tout est là*, n'arrive à être en conflit avec le premier principe de l'unité de la langue dans le temps. **Il y a transformation, et toujours et encore transformation** [...] (ELG, p. 157)

Ces processus de transformation des langues seront analysés dans chacun des trois *Cours*. Ayant mis hors jeu les changements phonétiques, parce qu'ils présentent un caractère aléatoire, mécanique et parce qu'ils ne concernent pas la signification, Saussure s'y centre résolument sur les *changements analogiques* : il pose que l'analogie relève d'un processus de *création*, impliquant la compréhension et l'analyse des rapports existant entre signes déjà là, et lorsqu'il s'interroge sur les conditions concrètes de la mise en œuvre du processus créatif, il souligne que le déclenchement de ce dernier s'effectue exclusivement *dans le discursif*, et que la destinée de l'innovation est de *réintégrer ce même discursif* :

Toutes les modifications, soit phonétiques, soit grammaticales (analogiques) **se font exclusivement dans le discursif**. [...] Toute innovation arrive par improvisation, en parlant, et pénètre de là soit dans le trésor intime de l'auditeur ou celui de l'orateur, mais se produit donc à propos du langage discursif. (ELG, p. 95)

2.1.2. La dimension praxéologique du langage

Même si les notions de « discours » ou de « texte » n'apparaissent pas une seule fois dans le *CLG*, elles sont omniprésentes dans les notes de Saussure, ce dernier ayant accordé, tout au long de son œuvre, une importance décisive à *la dimension praxéologique du langage* :

Avant tout on ne doit pas se départir de ce principe que **la valeur d'une forme est tout entière dans le texte où on la puise**, c'est-à-dire dans l'ensemble des circonstances morphologiques, phonétiques, orthographiques, qui l'entourent et l'éclairent. (Saussure, 1894/1922, p. 514)

De 1903 à 1910, l'auteur a notamment entrepris, sur un corpus de *Légendes*, une longue démarche relevant indiscutablement de *l'analyse du discours*. Dans ce travail, il a notamment procédé à l'élaboration de « canevas » des textes sous analyse, débouchant sur l'identification de « trames sémantiques » et de « fonctions » semblables à celles décrites par Propp (1928/1965), bien que son objectif ait surtout été de démontrer le rôle de ces constantes dans le mouvement historique de transformation ou de réorientation des légendes :

On aimerait appeler *points cardinaux* de la légende, certains points qui se retrouvent, au milieu et au sortir de péripiéties toutes différentes selon les versions, [...] si notre principe n'était précisément qu'**il n'y a pas de points vraiment cardinaux**

dans la **destinée des légendes** [...] On pourrait dire les *carrefours* de la légende <on se retrouve soudain au même point dans deux légendes, comme à un carrefour dans la forêt> (Saussure, *Légendes*, in Turpin, 2003, p. 389)

Par ailleurs, dans son investigation des conditions de mise en œuvre de ce mouvement, Saussure se centrait sur ce qui constituait pour lui une *évidence*, à savoir *l'interpénétration des textes dans le temps et dans l'espace*, ou encore ce que l'on appelle aujourd'hui l'*interdiscursivité* :

Un commencement de chapitre quelconque doit résumer la constitution définitive de la forme norroise de la légende, composée de deux grands morceaux rapiécés <et bien étonnés de se trouver ensemble> l'un la fable historique et germanique des Burgondes, l'autre une [] ramassée dans quelque compilation de mythologie antique. (*ibid.*, p. 392)

Il a encore tenté de mettre en évidence certaines régularités de l'organisation syntaxique des discours, mais ses apports en ce domaine sont demeurés limités, dans la mesure où il restait avant tout préoccupé par la question des *identités diachroniques* et que celle-ci le conduisait à se centrer de fait surtout sur les unités lexicales.

2.1.3. Le statut des « états de langue »

Dans ses *Conférences* de 1891, après avoir souligné la continuité de la « langue universelle », Saussure a relevé que celle-ci se caractérisait aussi par des « états » successifs, et comme on le sait, c'est sur le statut de ces *états de langue* qu'ont surtout porté ses réflexions et ses enseignements ultérieurs. Dans une première acception, la langue comme état, c'est un « réservoir » (ou un « trésor ») de *valeurs signifiantes* issues des textes, telles que celles-ci se « déposent » dans le « cerveau » du sujet parlant.

Tout ce qui est amené sur les lèvres par les besoins du discours, et par une opération particulière, c'est la *parole*. **Tout ce qui est contenu dans le cerveau de l'individu, le dépôt des formes entendues et pratiquées et de leur sens, c'est la langue.** (*Cours I*, in Komatsu & Wolf, 1996, pp. 65-66)

Si Saussure considère ici que ce dépôt est localisé « dans le cerveau », dans d'autres passages il peut mentionner tout autant « la conscience des sujets parlants » ou la « sphère associative interne », ces diverses expressions désignant ce que nous qualifierons d'*appareil psychique des personnes*. Il ajoute que les formes intériorisées sont *réorganisées* dans cet appareil : elles y font l'objet de *classements* donnant lieu à la constitution de *séries* de termes entretenant entre eux des rapports de ressemblance-différence, selon des critères d'ordre phonique ou sémantique. Si elles sont bien issues des textes, les entités signifiantes s'organisent donc dans la sphère associative interne sous des modalités différentes de celles de l'organisation linéaire de la textualité, et cette organisation constitue un premier « degré » d'état de langue, que nous qualifierons de *langue interne*.

Mais Saussure a soutenu aussi que la langue avait son siège dans la collectivité : « La langue est l'ensemble des formes concordantes que prend [le] phénomène [de

langage] chez une collectivité d'individus et à une époque déterminée » (*ELG*, p. 129). Dans cette autre approche, il souligne que la langue demeure toujours sous le contrôle ultime du social, en l'occurrence des *accords* ou *conventions* qui s'y établissent. Cet état de langue collectif est donc le niveau où s'exerce l'activité *normative* des générations de locuteurs, et nous le qualifierons dès lors de *langue normée* ("degré" de langue qui est par ailleurs celui que tentent d'appréhender et de décrire les grammairiens ou linguistes).

Saussure pose ainsi de fait (mais sans le thématiser explicitement) quatre unités d'analyse de la science du langage : - la *langue universelle*, en tant que stock de ressources sémiotiques qui se redistribuent perpétuellement dans le temps et dans l'espace, mais dont l'extension semble finie ; - les *textes/discours*, comme traces de l'activité langagière (exploitant ces ressources) se propageant et se transformant en permanence ; - la *langue interne*, comme système d'organisation psychologique individuelle des valeurs signifiantes des signes extraits des textes ; - la *langue normée*, comme système d'organisation des mêmes valeurs signifiantes, mais géré cette fois par les groupes sociaux et soumis à leurs normes propres de fonctionnement.

2.1.4. Le statut du signe

Dans le cadre des trois problématiques qui viennent d'être évoquées, Saussure s'est en permanence interrogé sur le statut de sa cinquième et dernière unité d'analyse, *le signe*, thème qu'il a abordé avec une exceptionnelle profondeur dans *De l'essence double du langage* (*ELG*, pp. 15-88), en démontrant notamment que :

- les deux versants du signe ne sont pas constitués d'ingrédients « matériels » (respectivement de sons ou d'objets) mais d'« images », d'« impressions », c'est-à-dire de représentations mentales construites par assimilation et accommodation (au sens de Piaget), dans l'interaction des sujets avec les ingrédients matériels ;

- ces deux types d'images ne se constituent que dans leur « association » ou dans leur « accouplement » : elles s'instaurent en même temps qu'elles s'unissent en un signe (d'où l'analogie entre ce dernier et les deux versants d'une feuille de papier) ;

- cette constitution-délimitation des images dépend en outre des autres images co-existant, sur les deux versants, dans la sphère associative : la délimitation et l'empan de chaque image sont conditionnés par la « place » qu'occupent déjà d'autres images :

FORME = Non pas une certaine entité *positive* d'un ordre quelconque, et d'un ordre simple ; mais l'entité à la fois *négative* et *complexe* : résultant (sans aucune espèce de base matérielle) de la *différence* avec d'autres formes COMBINÉE avec la *différence* de signification d'autres formes. (*ELG*, p. 36)

Saussure a de la sorte mis en évidence le caractère radicalement *a-substantiel* des signes, prenant ainsi le contre-pied de l'ensemble des conceptions antérieures. Ce faisant, il a démontré aussi que les signes ne se soutenaient que de processus psychiques simultanément mis en œuvre, et donc absolument *interdépendants* (constitution des

images, association et différenciation-délimitation) : processus qui dès lors s'organisent en *une systématique de rapports* :

Nous sommes toujours ramené aux **quatre termes irréductibles et aux trois rapports irréductibles** entre eux **ne formant qu'un seul tout pour l'esprit** : (un signe / sa signification) = (un signe / et un autre signe) et de plus = (une signification / une autre signification). [...] C'est là ce que nous appelons le **QUATERNION FINAL** et, en considérant les quatre termes dans leurs rapports : le triple rapport irréductible. (*ibid.*, p. 39)

Cette analyse saussurienne nous paraît capitale en ce qu'elle démontre que les processus mobilisés dans la confection des signes (l'assimilation, l'accommodation, la différenciation et l'association) sont des *processus psychiques élémentaires*, qui sont communs à l'humain et au vivant, au moins au vivant du règne animal ; elle met ainsi en évidence une dimension de *continuité* entre la communication animale et la communication humaine. Mais cette analyse fait simultanément apparaître une dimension de *rupture*, qui tient au fait que les processus hérités s'appliquent désormais non plus seulement à des objets physiques comme dans le monde animal, mais aussi à des *objets sociaux*, à ces « petits bruits émis par la bouche », selon l'expression de Bloomfield (1933/1970), qui sont conventionnellement associés à des dimensions de l'activité humaine. En d'autres termes, selon l'analyse saussurienne, les signes ont cette propriété radicalement nouvelle dans l'évolution de constituer des *crystallisations psychiques d'unités d'échange social*, et leur intériorisation entraîne dès lors inéluctablement cette *socialisation du psychisme* qui, comme le soutenait Vygotski (1934/1997), constitue la propriété majeure du fonctionnement psychologique proprement humain.

2.2. Aspects de l'œuvre de Valentin Voloshinov

Valentin Voloshinov demeure un linguiste relativement peu connu, parce qu'il a été victime de l'une des plus spectaculaires escroqueries intellectuelles du XXe, en l'occurrence la tentative de le dépouiller complètement de son œuvre, au profit de Mikhaïl Bakhtine. Cette entreprise de détournement d'actorialité a une histoire longue et tumultueuse, que nous avons analysée en détail ailleurs (cf. Bota & Bronckart, 2008; Bronckart & Bota, 2010) et dont nous n'évoquerons ici que quelques aspects centraux.

Voloshinov avait publié, dans les années vingt, deux ouvrages intitulés *Le freudisme* (1927/1980) et *Le marxisme et la philosophie du langage* (1929/1977), ainsi qu'une dizaine d'articles, dont le plus remarquable était intitulé *Le discours dans la vie et le discours en poésie* (1926/1981), avant de mourir précocement de tuberculose en 1936. Pendant quatre décennies, personne n'avait jamais mis en doute son statut de plein auteur des textes qu'il avait signés, mais au début des années 1970, Bakhtine s'est mis à affirmer qu'il était le véritable auteur des textes signés Voloshinov, ainsi d'ailleurs que de la plupart des textes de la même époque signés Medvedev (savant exécuté en 1938 au cours d'une purge stalinienne). En dépit du caractère confus et souvent contradictoire des déclarations de Bakhtine, ainsi que de l'absence d'une quelconque preuve factuelle,

cette thèse de l'omni-actorialité de Baktine devait rapidement être acceptée par la plupart des théoriciens de la littérature, au point que les textes initialement signés Voloshinov et Medvedev allaient être réédités et traduits sous le nom de Bakhtine. Mais depuis quelques années, un ensemble de travaux historiques et textologiques ont démontré que Bakhtine avait menti sur cette affaire et sur de multiples autres sujets, et que ses promoteurs moscovites avaient couvert ses mensonges pour des raisons basement intéressées. Et nos propres travaux ont fait apparaître que les allégations de Bakhtine et de ses promoteurs visaient très vraisemblablement à masquer une situation similaire, mais inverse, à savoir d'une part que *La poétique de Dostoïevski*, livre publié en 1929 sous la signature de Bakhtine, avait très vraisemblablement été rédigé par Voloshinov (pour faciliter la libération de Bakhtine, à l'époque incarcéré pour son militantisme religieux), d'autre part que nombre de textes tardivement publiés sous le nom de Bakhtine avaient également des origines pour le moins douteuses.

Outre qu'il contribue à « rendre à César ce qui lui appartient », ce réexamen du statut des écrits de ce que l'on qualifie parfois de « Cercle de Bakhtine⁴ » conduit surtout à dissocier radicalement l'œuvre de Bakhtine de celle de Voloshinov. Alors que, comme en attestent *La philosophie de l'acte* et *L'auteur et le héros*, Bakhtine adhérait à une phénoménologie d'inspiration religieuse et avait du langage une conception fondamentalement monologique, Voloshinov adhérait à un marxisme ouvert et critique, qui a constitué la base de son approche particulièrement novatrice des thèmes des *genres du discours*, du *dialogisme* et de la *polyphonie*.

L'objectif de Voloshinov était de jeter les bases d'une *poétique sociologique* ; pour lui, toutes les productions idéologiques sont de nature fondamentalement sociale, et dans la mesure où l'art est à l'évidence d'ordre idéologique, il requiert en droit une approche sociologique :

L'esthétique [...] n'est qu'une variété du social. C'est ainsi que la théorie de l'art ne peut être qu'une sociologie de l'art. Elle n'a, en conséquence, aucune sorte de problème "immanent" à résoudre. (Voloshinov, 1926/1981a, p. 185)

Voloshinov accordait cependant un statut particulier aux phénomènes sémiologiques en général, et à la « communication artistique » en particulier, parce que, contrairement aux autres formes idéologiques, ceux-ci n'ont ni support, ni motivation, ni corrélats directs dans les organisations économiques et politiques, et qu'ils sont donc relativement *autonomes* à l'égard de ces dernières, tout en demeurant néanmoins *en relation (de réfraction) avec elles* :

La *communication artistique* s'enracine donc dans une infrastructure qu'elle partage avec les autres formes sociales, mais elle conserve, non moins que ces autres

⁴ Nos études montrent cependant que cette appellation même est une composante de l'escroquerie : on ne dispose d'aucune trace historique de l'existence d'un quelconque « Cercle de Bakhtine ».

formes, un caractère propre. **Elle est un type particulier de communication qui possède une forme qui lui est propre et bien spécifique.** *Aussi la tâche de la poétique sociologique est-elle de comprendre cette forme particulière de communication sociale qui se trouve réalisée et fixée dans le matériau de l'œuvre d'art.* (*ibid.*, p. 187)

Cette poétique sociologique devait alors, selon l'auteur, prendre appui sur *l'analyse des discours quotidiens*, parce que ceux-ci exploitent les mêmes ressources (lexicales et morphosyntaxiques) que les discours littéraires, et surtout parce que les discours quotidiens sont plus étroitement articulés à leur contexte matériel et social, et constituent en conséquence un matériau privilégié pour l'examen des modalités d'interaction entre les propriétés linguistiques des discours et les propriétés sociales et praxéologiques de leur contexte :

Notre tâche est d'essayer de comprendre la forme de l'énoncé poétique comme forme d'une communication esthétique particulière qui se réalise dans le matériau verbal. Mais pour ce faire, il nous faudra examiner plus précisément certains aspects de l'énoncé verbal qui ne relèvent pas de l'art —dans le discours de la vie quotidienne—, **car les fondements et les potentialités de la forme artistique ultérieure sont déjà posés dans ce type d'énoncé. L'essence sociale du mot apparaît ici plus clairement et plus nettement, et le lien qui unit l'énoncé au milieu social ambiant se prête plus facilement à l'analyse.** (*ibid.*, p. 188)

Dans son analyse des conditions de fonctionnement des discours quotidiens, Voloshinov a relevé d'abord que la plupart d'entre eux ne peuvent être complètement compris que lorsque sont connus les divers paramètres du *contexte de communication*, mais il a souligné aussi que ce contexte ne peut être considéré comme une force qui exercerait un effet mécanique sur la teneur des énoncés ; pour lui, *contexte et énoncé sont dans un rapport de co-construction* :

[...] il est parfaitement clair que **le discours ne reflète pas ici la situation extra-verbale comme le miroir reflète un objet.** En l'occurrence il faut dire plutôt que le discours *accomplit la situation*, qu'il en dresse en quelque sorte le *bilan évaluatif* [...] En sorte que **la situation extra-verbale n'est en aucune façon la cause extérieure de l'énoncé, elle n'agit pas sur lui de l'extérieur comme une force mécanique.** Non, *la situation s'intègre à l'énoncé comme un élément indispensable à sa constitution sémantique.* (*ibid.*, pp. 190-191)

Dans cette perspective, l'analyse des discours doit se centrer sur les *processus d'énonciation*, processus qui ne se réduisent nullement à l'acte matériel de production de la parole, et qui ne constituent pas non plus l'expression directe du psychisme des locuteurs, mais qui se présentent fondamentalement comme des occurrences singulières du processus général de communication sociale :

La véritable substance de la langue n'est pas constituée par un système abstrait de formes linguistiques ni par l'énonciation-monologue isolée, ni par l'acte psychophysique de sa production, mais par le phénomène social de *l'interaction verbale*,

réalisée à travers *l'énonciation* et les *énonciations*. **L'interaction verbale constitue ainsi la réalité fondamentale de la langue.** (Voloshinov, 1929/1977, pp. 135-136)

Dans cette perspective toujours, les *produits de l'activité d'énonciation*, à savoir les *énoncés* ou les *discours concrets*, sont constitués de formes dont les significations ou valeurs sont marquées par les propriétés du contexte des interactions verbales ; leur interprétation ou leur compréhension exige en conséquence une mise en rapport des formes linguistiques observables avec les éléments de ce contexte. Et c'est sur cette base que Voloshinov a explicité son célèbre programme méthodologique, dont la logique est fondamentalement *descendante* : analyser d'abord les *activités d'interaction verbale* dans leur cadre social concret ; analyser ensuite les types d'actes de parole, ou les *genres de discours* mobilisés dans ces interactions ; procéder enfin à l'examen des *propriétés linguistiques formelles* de chacun des genres :

[...] l'ordre méthodologique pour l'étude de la langue doit être le suivant :

1. Les formes et les types d'interaction verbale en liaison avec les conditions concrètes où celles-ci se réalisent.

2. Les formes des énonciations distinctes, des actes de parole isolés, en liaison étroite avec l'interaction dont ils constituent les éléments, c'est-à-dire les catégories d'actes de parole dans la vie et dans la création idéologique qui se prêtent à une détermination par l'interaction verbale.

3. A partir de là, l'examen des formes de la langue dans leur interprétation linguistique habituelle. (*ibid.*, p. 137)

Comme on le sait, c'est ce programme qui a été repris et plus ou moins complètement mis en œuvre par divers courants d'analyse de discours (ou les sciences des textes), qui ont émergé dans les deux dernières décennies du XXe et qui continuent de se développer aujourd'hui.

Dans sa mise en œuvre du programme qui vient d'être évoqué, Voloshinov a repris le thème du *dialogisme* qui avait été introduit par son maître Jakubinski (1923), et l'a développé dans deux directions.

Il a tout d'abord soutenu que le dialogisme était une propriété de *l'ensemble des productions verbales*, y inclus les discours longs et monologiques, introduisant ainsi une distinction décisive entre le *dialogisme* comme dimension fondamentale de toute production verbale, et le caractère soit dialogal, soit monologal, des réalisations langagières concrètes :

Le dialogue, au sens étroit du terme, ne constitue qu'une des formes, les plus importantes il est vrai, de l'interaction verbale. Mais **on peut comprendre le mot "dialogue" dans un sens élargi, c'est-à-dire non seulement comme l'échange à haute voix et impliquant des individus en face à face, mais tout échange verbal, quel qu'il soit.** (*ibid.*, p. 136)

Il a contesté ensuite la pertinence de toute approche comportementaliste de l'interaction verbale. Celle-ci se présente certes comme un enchaînement d'interventions

et de réponses, mais les liens entre ces derniers ne sont nullement de l'ordre des réflexes ; les actes de parole successifs sont dans un rapport qui est d'emblée de l'ordre du *débat*, voire de la *polémique*, les énoncés initiaux ne déclenchant pas mécaniquement une réponse, mais *anticipant* la teneur des réactions de l'interlocuteur, qui sont elles-mêmes de l'ordre de la *compréhension active* :

Toute énonciation, même sous forme écrite figée, est une réponse à quelque chose et est construite comme telle. Elle n'est qu'un maillon de la chaîne des actes de parole. **Toute inscription prolonge celles qui l'on précédée, engage une polémique avec elles, s'attend à des réactions actives de compréhension, anticipe sur celles-ci**, etc. (*ibid.*, p. 105)

Voloshinov a ainsi introduit le thème du caractère *responsif-actif* de l'interaction comme du processus d'intercompréhension qu'elle mobilise, ce caractère découlant du fait que l'une et l'autre sont fondamentalement liées aux processus d'*évaluation sociale* portant sur la teneur de ce qui est dit ; processus d'évaluation qui orientent, voire configurent, la situation même de cette interaction :

Ainsi, **tout énoncé (discours, conférence, etc.) est conçu en fonction d'un auditeur, c'est-à-dire de sa compréhension et de sa réponse — non pas de sa réponse immédiate**, bien sûr, car il ne faut pas interrompre un orateur ou un conférencier par des remarques personnelles ; mais aussi en fonction de son accord, de son désaccord, ou, pour le dire autrement, de la perception évaluative de l'auditeur, bref, en fonction de l'"auditoire de l'énoncé". (Voloshinov, 1930/1981b, pp. 292-293)

Par ailleurs, en s'inspirant explicitement de la démonstration proposée par Vygotski dans *La conscience comme problème pour la psychologie du comportement* (1925/1994), Voloshinov a soutenu que le psychisme conscient humain était *littéralement façonné par les signes*, et qu'en conséquence, dès lors que les signes apparaissent aussi en tant qu'éléments du milieu extérieur (ils sont produits dans les interactions verbales objectives), ils constituent en quelque sorte le chaînon capital entre l'ordre du monde externe et l'ordre du psychisme :

Quelle partie de la réalité relève du psychisme subjectif ? **La réalité du psychisme intérieur est celle du signe**. En dehors du matériau sémiotique, il n'est pas de psychisme. [...] Par nature, le psychisme subjectif est localisé à cheval sur l'organisme et le monde extérieur, pour ainsi dire à *la frontière* de ces deux sphères de la réalité. C'est là qu'a lieu la rencontre entre l'organisme et le monde extérieur, mais cette rencontre n'est pas physique : *l'organisme et le monde se rencontrent dans le signe*. L'activité psychique constitue l'expression sémiotique du contact de l'organisme avec le milieu extérieur. C'est pourquoi **le psychisme intérieur ne doit pas être analysé comme une chose, il ne peut être compris et analysé que comme signe**. » (Voloshinov, 1929/1977, p. 47)

L'auteur en a alors déduit : - que puisque le psychisme est intégralement sémiotique, et puisque les signes constituent des cristallisations de valeurs sociales et idéologiques, *la conscience est elle-même pétrie de ces mêmes valeurs sociales* ; - que puisque les signes

ont une dimension dialogique, la conscience est *elle-même dialogique* ; elle est un lieu où se réfractent les différentes voix et valeurs qui sont en débat dans l'entourage social :

[...] nous n'hésitons pas à affirmer catégoriquement que **les discours les plus intimes sont eux aussi de part en part dialogiques** : ils sont traversés par les évaluations d'un auditeur virtuel, d'un auditoire potentiel, même si la représentation d'un tel auditoire n'apparaît pas clairement à l'esprit du locuteur. [...] (Voloshinov, 1930/1981, p. 294)

2.3. Approche historico-sociale vs approche rationaliste du langage

On relèvera d'abord l'importante différence existant entre les *méthodologies* adoptées par Saussure et Voloshinov d'un côté, par Chomsky de l'autre. Alors que la démarche de ce dernier consiste essentiellement à raisonner sur un corpus (restreint) de *phrases* d'une langue donnée, et à tenter, sur cette base, de décrire et de formaliser d'emblée ce *mécanisme cognitif inné* que constituerait la compétence langagière humaine, les travaux de Saussure et de Voloshinov présentent un caractère nettement plus *empirique* et plus "situé". Le premier a d'abord analysé les propriétés de *multiples textes réels*, produits dans une quarantaine de *langues naturelles* à différentes époques de leur évolution, avant de tenter de formuler une synthèse généralisante relative au langage humain. Le second s'est également donné comme corpus de départ des *exemplaires de textes réels* (littéraires ou profanes), qu'il a analysés dans leurs rapports aux activités pratiques et aux activités communicatives à l'œuvre dans les groupes sociaux. Et cette différence méthodologique est bien évidemment étroitement corrélée à une *cruciale opposition épistémologique* : alors que la démarche chomskyenne s'articule explicitement à la tradition logico-grammaticale, selon laquelle la capacité langagière universelle serait la (seule) source et la condition même du déploiement des activités verbales, Saussure comme Voloshinov posent que l'unicité-spécificité du langage réside d'abord et fondamentalement dans la permanence des *pratiques verbales* (ou *langue universelle* chez Saussure). L'approche historico-sociale conduit ainsi à inverser le rapport que pose la tradition rationaliste entre dimensions praxéologique et structurelle du langage : ce dernier serait d'abord activité de discours, réalisée en textes relevant d'un genre, et ces entités structurelles que constituent les langues seraient *les produits seconds* d'un traitement cognitif opéré par les sujets sur les productions verbales concrètes.

Par ailleurs, alors que le générativisme postule la préexistence d'entités psychiques stables (ces *meanings* évoquées par Chomsky – cf. *supra*) que l'appareil langagier mettrait secondairement en connexion avec des entités sonores, l'analyse du signe formulée par Saussure démontre qu'au contraire c'est l'intériorisation des signes issus de l'activité de discours qui est à l'origine de la constitution d'unités représentatives stables ou discrétisées ; et elle démontre également que les processus impliqués dans la constitution des signes sont élémentaires et communs au règne animal, et qu'il n'y a donc aucune raison de postuler que les entités de base du langage auraient une base innée ou un fondement génétique.

Enfin, les propositions de Saussure relatives au statut des signes, comme celles de Voloshinov relatives au statut des textes, fournissent d'importants arguments à l'appui de la thèse selon laquelle les pratiques verbales, ou le langage, constituent le processus central susceptible d'expliquer l'émergence et le développement ultérieur de la pensée consciente humaine.

3. De quelques apports de l'interactionnisme socio-discursif

Notre propre démarche, que nous qualifions d'*interactionnisme socio-discursif*, s'inscrit dans le paradigme historico-social, et nous en évoquons ci-dessous quatre aspects en lien avec les objectifs sous-tendant notre intervention. Pour tenter de clarifier la nature des rapports entre dimensions praxéologique et structurelle du langage, nous énoncerons les principes et concepts généraux de notre approche, puis nous présenterons les grandes lignes de notre modèle de l'architecture des textes, avant de proposer une conceptualisation exemplifiée des modes d'interaction entre langues et textes/discours. Sur ces bases, nous évoquons un exemple de recherche centrée sur le rôle que joue le langage dans le fonctionnement et le développement psychologiques humains.

3.1. Principes et concepts d'une approche praxéologique et empirique du langage

Pour l'interactionnisme socio-discursif, une des propriétés majeures de l'espèce humaine est de mettre en œuvre un *agir langagier* dont la fonction première est de produire des *significations* et de permettre ce faisant que s'établisse, au sein d'un groupe, une *entente* relative aux propriétés de l'agir non verbal (ou *agir général*) et aux propriétés du monde dans lequel ce dernier se déploie. Lorsque l'agir langagier est saisi au plan collectif des productions de groupe, nous le qualifions d'*activité langagière* ; lorsqu'il est saisi au plan des productions d'un individu, nous le qualifions d'*action langagière*. L'action langagière constitue dans cette perspective la part de l'activité langagière assumée par un individu déterminé ou *actant*.

La réalisation effective d'une action langagière requiert la mobilisation des ressources d'*une langue naturelle* et donne lieu au produit concret que constitue le *texte*. Quelles que soient sa taille et ses modalités de production (orale ou écrite), le texte peut dès lors être défini comme *le correspondant linguistique d'une action langagière*. Mais si tout texte mobilise des unités linguistiques, il ne constitue pas en lui-même une unité linguistique, dans la mesure notamment où ses conditions d'ouverture et de clôture sont déterminées par l'agir général auquel il s'articule ; c'est la raison pour laquelle nous le qualifions d'*unité communicative*.

Les textes sont des produits de la mise en œuvre de mécanismes structurants divers, hétérogènes et souvent facultatifs, qui se décomposent en opérations elles-mêmes diverses, facultatives et/ou en concurrence. Toute production de texte implique dès lors

nécessairement des *choix*, relatifs à la sélection et à la combinaison des mécanismes structurants, des opérations cognitives et de leurs modalités linguistiques de réalisation. Dans cette perspective, les **genres de textes** constituent les produits de *configurations de choix* parmi ces possibles, qui sont momentanément stabilisées par l'usage. En raison de ce statut, *les genres changent nécessairement avec le temps*, et en outre, à l'instar des autres œuvres humaines, ils sont susceptibles de se détacher des motivations qui les ont engendrés, pour s'autonomiser et devenir ainsi disponibles pour l'expression d'autres finalités. Enfin, comme toute œuvre humaine encore, les genres font l'objet d'évaluations au terme desquelles ils se trouvent affectés d'*indexations*, qui peuvent être référentielles (quelle activité générale le texte est-il susceptible de commenter ?), communicationnelles (pour quelle sorte d'interaction ce commentaire est-il pertinent ?) ou culturelles (quelle est la « valeur socialement ajoutée » de la maîtrise d'un genre ?).

Cette situation explique que l'on ne puisse poser de relation directe entre sortes d'agir langagier et genres de textes, et elle explique aussi l'*impossibilité de classement stable et définitif des genres*, soulignée par maints auteurs ; soit en effet on tente de classer les genres en fonction de leurs finalités sociales, et l'on se heurte alors aux aléas et renversements qui viennent d'être évoqués ; soit on adopte des critères ayant trait aux mécanismes structurants mobilisés par les genres et à leurs combinaisons possibles, et les classements obtenus varient en fonction du statut hiérarchique attribué à ces mécanismes par les chercheurs. Sous ce dernier aspect, l'impossibilité de classement n'est que la conséquence de l'hétérogénéité et du caractère généralement facultatif des sous-systèmes contribuant à la confection de la textualité. Mais quand bien même leur identification et leur classement demeureront toujours problématiques, les genres de textes existent néanmoins, ou plutôt co-existent dans l'environnement langagier, et ils s'accumulent historiquement dans un sous-espace des « mondes d'œuvres et de cultures » (cf. Dilthey, 1925/1947) que nous qualifions d'*architexte*.

Enfin, quel que soit le genre dont il relève, chaque texte est, à de rares exceptions près, composé de *segments* différents. Un roman historique, par exemple, peut être composé d'un segment principal dans lequel la chronologie des événements est exposée, et de segments intercalaires introduisant des dialogues de personnages ou des réflexions d'auteur. De la même manière, une monographie scientifique peut être composée d'un segment central dans lequel est exposée la théorie de l'auteur et de segments intercalaires relatant la chronologie de la constitution de théories concurrentes. Ces segments identifiables par leur fonction sémantico-pragmatique sont caractérisés par des configurations d'unités linguistiques (sous-ensembles de temps des verbes, de pronoms, d'organisateur, d'adverbes de modalisation, etc.) et par des modes d'organisation syntaxique relativement stables ; nous les qualifions de **types de discours**, entités qui constituent les *unités linguistiques de rang supérieur* et qui jouent dès lors un rôle central dans l'organisation des textes.

3.2. Un modèle de l'architecture textuelle

Le modèle de l'architecture textuelle que nous avons élaboré comporte trois sous-systèmes emboîtés, que nous qualifions respectivement d'*infrastructure*, de *textualisation* et de *prise en charge énonciative*. Dans ce qui suit, nous proposerons d'abord un résumé schématique de la teneur de ces sous-systèmes (pour une présentation exhaustive, cf. Bronckart, 1997 ; 2008), puis nous présenterons plus longuement ce qui en constitue l'apport spécifique, à savoir l'approche du statut et du rôle des types de discours.

L'*infrastructure textuelle* est le sous-système le plus profond du modèle, et il est constitué de deux composants, l'un ayant trait à l'organisation thématique, l'autre à l'organisation discursive. Notre conceptualisation de l'organisation thématique s'inspire de la sémantique textuelle développée par Rastier (1989 ; 2001), qui distingue un niveau de *thématique* (constitué des *univers sémantiques* ou *thèmes* convoqués dans un texte, qui procèdent d'un champ paradigmatique déterminé et se déploient en réseaux d'isotopie sémique) et un niveau de *tactique*, concrétisé par une *planification* (ou disposition effective des éléments sémiques dans la linéarité d'un texte). Notre conceptualisation de l'organisation discursive sera présentée plus loin.

Les mécanismes de *textualisation* contribuent à donner au texte sa cohérence linéaire ou thématique, par-delà l'hétérogénéité infrastructurelle, par le jeu des processus isotopiques de connexion et de cohésion nominale. Les mécanismes de *connexion* contribuent au marquage des articulations de la progression thématique ; ils sont réalisés par des *organiseurs textuels* qui peuvent s'appliquer au plan général du texte, aux transitions entre types de discours, aux transitions entre phases d'une séquence, ou encore aux articulations plus locales entre phrases syntaxiques. Les mécanismes de *cohésion nominale* ont pour fonction d'une part d'*introduire* les thèmes et/ou personnages nouveaux, et d'autre part d'assurer leur *reprise* ou leur *relais* dans la suite du texte, et ils sont réalisés par l'organisation des unités et structures *anaphoriques*.

Les mécanismes de *prise en charge énonciative* explicitent le type d'engagement énonciatif à l'œuvre dans le texte et qui confèrent à ce dernier sa cohérence interactive. La *distribution des voix* vise à "rendre sensibles" les instances qui ont la responsabilité de ce qui est exprimé (dit, vu, pensé) dans un texte ; ces voix peuvent ne pas être traduites par des marques linguistiques spécifiques, mais elles peuvent aussi être explicitées, par des formes pronominales, des syntagmes nominaux, ou encore des phrases ou segments de phrases. La *modalisation* sert à expliciter les jugements ou évaluations émanant de ces instances et s'adressant à certains aspects du contenu sémiotisé dans le texte, ou à certains aspects du processus même de sémiotisation ; elle est réalisée par des unités ou ensembles d'unités linguistiques de niveaux très divers : temps du verbe au mode conditionnel, auxiliaires de modalisation, certains adverbess, certaines phrases impersonnelles, etc.

Notre conceptualisation de l'*organisation discursive* fait écho aux propositions formulées par Genette dans son *Introduction à l'architexte* (1986). Cet auteur avait

clairement mis en évidence la nécessité de distinguer les tentatives de classement des textes en genres, de celles fondées sur leurs « modes d'énonciation ». Pour lui, alors que les genres sont des entités hétérogènes ne pouvant faire l'objet d'un classement stable, les « modes » seraient des « attitudes de locution » à caractère universel, se traduisant par des formes linguistiques plus stables et donc identifiables :

Les modes d'énonciation peuvent être qualifiés de « formes naturelles », au moins au sens où l'on parle de « langues naturelles » : toute intention littéraire mise à part, l'usager de la langue doit constamment, même ou surtout si inconsciemment, choisir entre des attitudes de locution telles que discours et histoire (au sens benvenistien), citation littérale et style indirect, etc. Les genres sont des catégories proprement littéraires, les modes sont des catégories qui relèvent de la linguistique [...] (Genette, 1986, p. 142)

Outre la distinction benvenistienne citée, celle posée par Weinrich (1973) entre « monde commenté » et « monde raconté », comme celle posée par Simonin-Grumbach (1975) entre trois « plans énonciatifs », ont bien trait à ces *modes d'énonciation* ; elles portent sur *des attitudes de locution générales*, qui se traduisent, dans le cadre d'une langue naturelle donnée, par des *configurations d'unités et processus linguistiques relativement stables*. Simonin-Grumbach avait tenté de formaliser les opérations sous-tendant les « plans énonciatifs », et d'identifier les propriétés linguistiques des formes qui les réalisent, formes qu'elle qualifiait de *types de discours*. C'est cette approche qui nous a inspirés et que nous avons tenté de prolonger sous trois aspects notamment.

a) Nous avons précisé la différence de statut entre textes (relevant d'un genre) et types de discours : les premiers sont des unités communicatives globales, articulées à un agir langagier (cf. plus haut) ; les seconds sont des unités linguistiques infra-ordonnées, des segments entrant dans la composition des textes selon des modalités variables.

b) Nous avons reformulé les opérations sous-tendant les types de discours, en faisant intervenir deux décisions binaires. Pour la première (*disjonction-conjonction*), soit les coordonnées organisant le contenu thématique verbalisé sont explicitement mises à distance des coordonnées générales de la situation de production de l'agent (ordre du RACONTER), soit elles ne le sont pas (ordre de l'EXPOSER). Pour la seconde, soit les instances d'agentivité verbalisées sont mises en rapport avec l'agent producteur et sa situation d'action langagière (*implication*), soit elles ne le sont pas (*autonomie*). Le croisement du résultat de ces décisions produit alors quatre « attitudes de locutions » que nous avons qualifiées de *mondes discursifs* : RACONTER impliqué, RACONTER autonome, EXPOSER impliqué, EXPOSER autonome.

c) Sur un vaste corpus de textes de la langue française, nous avons procédé à des analyses distributionnelles et statistiques des configurations d'unités et de processus exprimant ces mondes discursifs (cf. Bronckart *et al.*, 1985), ce qui a permis d'identifier quatre types de discours, qualifiés de *discours interactif*, *discours théorique*, *récit* et *narration*.

La prise en considération de cette architecture textuelle descendante, et en particulier du statut des types de discours, permet de proposer une alternative crédible à la conception

chomskyenne des rapports entre compétence et performance. Au plan empirique, toute génération de phrases s'effectue nécessairement dans le cours de l'activité langagière réelle, et si l'on n'observe jamais de textes témoignant de la perfection grammaticale ou de la récursivité illimitée postulées par la théorie générative, c'est tout simplement parce que les unités linguistiques de rang supérieur, et notamment les types de discours, exercent des contraintes, ou des restrictions de sélection, sur la totalité des structures morphosyntaxiques infra-ordonnées. *L'activité langagière n'est que performance*, soutenue par les sous-systèmes de règles enchevêtrés de l'architecture textuelle, et *la compétence ne constitue qu'un construct théorique*, secondairement élaboré dans une démarche gnoséologique de généralisation logique, mais auquel ne correspond aucune donnée langagière effective.

3.3. Les conditions de mise en œuvre des textes

L'analyse des processus de mise en œuvre des textes requiert, selon nous, que l'on distingue une phase initiale, de *choix d'un genre de texte* (avec son infrastructure thématique et discursive) qui soit adapté à une situation d'action langagière déterminée, et une phase subséquente de *réalisation effective* d'un texte empirique relevant de ce genre.

Le choix d'un genre de texte est orienté par la *situation d'action langagière* dans laquelle se trouve l'actant, mais cette situation n'est opérante qu'au travers des représentations que cet actant s'en est construites, et deux ensembles de ces représentations paraissent devoir être distinguées : a) les représentations relatives au *cadre matériel ou physique de l'action*, à savoir l'identification de l'émetteur, d'éventuels co-émetteurs et de l'espace-temps de la production ; b) les représentations relatives au *cadre socio-subjectif de l'action verbale*, à savoir le type d'interaction sociale en jeu, le rôle social qui en découle pour l'émetteur (statut d'énonciateur), le rôle social qui en découle pour les récepteurs (statut de destinataires) et enfin les relations de but qui peuvent se nouer entre ces deux types de rôles dans le cadre interactif en jeu.

L'actant dispose aussi d'une connaissance personnelle de l'*architexte* de sa communauté verbale et des *modèles* de genres qui y sont disponibles, modèles qui sont appréhendables non seulement en fonction de leurs propriétés objectives, mais aussi en fonction des étiquetages et des classements dont ils ont fait l'objet, et en fonction des indexations sociales dont ils sont porteurs (cf. 3.1, *supra*).

Sur cette base, l'actant va dès lors devoir s'engager dans un *double processus*. D'un côté, il aura à choisir ou à *adopter* le modèle de genre qui lui paraît le plus adéquat et le plus pertinent eu égard aux propriétés globales de la situation d'action telle qu'il se la représente. D'un autre côté, il va nécessairement *adapter* le modèle choisi, en fonction des propriétés particulières de cette même situation. Le résultat de ce processus double sera un nouveau texte empirique, qui portera donc, et les traces du genre choisi (dimension de généricité), et celles du processus d'adaptation aux particularités de la situation (aspect

de la dimension stylistique).

La réalisation concrète du texte s'effectue quant à elle dans le cadre d'un *mouvement dialectique permanent* entre les trois instances que pointait la théorie saussurienne, à savoir le texte/discours, la langue interne et la langue normée.

Tout actant est le siège d'une *langue interne*, comme système d'organisation psychique des signes extraits des textes (avec leur valeur signifiante), système qui est certes soumis aux déterminismes collectifs conventionnels dont sont porteurs ces signes, mais dont la teneur (quels signes ont été intériorisés ?) et les modalités d'organisation (comment ces signes ont-ils été rangés en séries associatives ?) varient en fonction des propriétés, toujours singulières, de l'histoire des apprentissages langagiers de l'actant. Cet actant est par ailleurs confronté à la *langue normée*, comme système d'organisation des signes extraits des textes (avec leur valeur signifiante), qui cette fois est géré par les groupes sociaux et soumis à leurs normes de fonctionnement ; cette langue normée a un caractère second et abstrait en ce qu'elle n'"existe" qu'en tant que produit d'un travail de généralisation et d'abstraction réalisé par des spécialistes et donnant lieu notamment aux dictionnaires et aux « grammaires ».

Dans le déploiement de l'action langagière, des signes ayant leur siège dans l'appareil psychique de l'actant sont mobilisés pour être insérés dans l'organisation du texte en construction, sous le contrôle des normes de la langue éponyme ; en d'autres termes, l'activité de production d'un texte, si elle est soumise aux règles d'organisation des genres de textes et des types de discours, mobilise aussi en permanence la langue interne de l'actant, dans son rapport à la langue normée de la collectivité.

Les processus de *reformulation* fournissent un exemple éclairant de cette permanente interaction entre niveau des textes/discours et niveaux des langues.

Dans une étude récente, Bulea (sous-presse) a analysé les reformulations attestables dans des entretiens réalisés avec des infirmières, à propos d'une tâche de soin par ailleurs filmée dans le cadre de la recherche, et nous reprendrons ci-dessous son commentaire à propos des deux extraits qui suivent.

(1) CHERCHEUSE : il **commence quand** ↓ // le ce *ce soin*

INFIRMIÈRE : ben **quand vous voulez** ↓ (rires) c'est ça la question ↑

CHERCHEUSE : il **commence où** ↑

INFIRMIÈRE : *le soin* il **commence au moment où** on rentre dans la chambre // il **commence même avant** quand on a anticipé le soin (...)

(2) CHERCHEUSE : est-ce qu'y a quelque chose qui pourrait te / **perturber** (...) dans ce qui va se passer tout à l'heure ↑

INFIRMIÈRE : pouh // normalement pas ↓ il **peut toujours y avoir des trucs** mais // dans / dans le cas où y a **des des trucs qui se passent** (...)

Dans l'exemple (1), outre l'homologie structurelle entre les deux questions de la chercheuse et la variation des unités adverbiales temporelle et spatiale (*quand* et *où*), on relève l'exploitation de cette double formulation par l'infirmière : celle-ci amorce sa réponse en reprenant les unités lexicales « soin » et « commencer » énoncées par l'intervieweuse, mais également en proposant une saisie spatio-temporelle combinée (*le soin il commence au moment où on rentre dans la chambre*), qui s'ancre manifestement dans une combinaison des deux questions qui précèdent. L'exploitation d'éléments préalablement proposés est attestable aussi dans l'exemple (2), où l'infirmière procède à une reprise du thème d'un "éventuel élément troublant" introduit par la question (*y a quelque chose qui pourrait te perturber*) et à une double reformulation de celui-ci, sous l'angle de la neutralité et de la sporadicité d'abord (*il peut toujours y avoir des trucs*), et sous l'angle de la typicalité ensuite (*dans le cas où il y a des trucs*). Ces hétéro-reformulations (au sens de Gülich & Kotschi, 1987) paraissent très illustratives du rapport d'interdépendance entre langue et discours, en ce qu'elles montrent d'abord à quel point une action langagière située, imputable à un certain locuteur (ici l'infirmière), repose en fait sur *l'extraction de signes d'empan différent* du discours de l'interlocuteur et sur leur *re-mobilisation* dans le discours propre.

Ces hétéro-reformulations montrent également que, en dépit du sentiment de re-mobilisation directe ou immédiate induit par les "répétitions", cette mobilisation *transite manifestement par la langue interne, sous le contrôle de la langue normée*. C'est ce dont témoigne notamment l'exploitation de *séries associatives* telles qu'elles sont cristallisées par le système : dans l'exemple (1), on peut difficilement nier l'exploitation par l'infirmière de la série associative *quand / au moment où* ; de même que l'exploitation de la série *y avoir quelque chose qui pourrait perturber / y avoir des trucs qui se passent* dans l'exemple (2). Exploitation qui n'a cependant rien de mécanique dans la mesure où l'actualisation-instanciation de ces valeurs systémiques se réalise co-textuellement et contextuellement.

3.4. Le rôle du langage dans l'émergence et le développement de la pensée

Comme nous l'avons évoqué (cf. 2.1, *supra* ; pour une analyse plus détaillée, Bronckart, 2003), la théorie saussurienne du signe fournit les bases nécessaires et suffisantes à l'appui de la thèse selon laquelle l'intériorisation de ces signes constitue la condition *sine qua non* de la constitution des unités de la pensée consciente. Nous avons tenté également de montrer que l'intériorisation des relations prédicatives constituait la condition du déploiement des opérations cognitives d'implication de significations, et que la maîtrise des types de discours était corrélative du développement des diverses formes de raisonnement humain (cf. Bronckart, 2004 ; Bulea, & Bronckart, sous-presses). Dans ce qui suit, nous résumerons une autre recherche sur ce thème, centrée sur le rôle que jouent les types de discours dans le développement psychologique des adultes.

Dans le champ de la formation des adultes, se sont répandus au cours des dernières décennies divers dispositifs d'*analyse des pratiques*, dont « l'entretien d'explicitation » (Vermersch, 1994), « l'instruction au sosie » (Clot, 1999) ou les « auto-confrontations » (Clot & Faïta, 2000), démarches dans lesquelles les formés sont incités à réfléchir sur leurs propres activités de travail (ou sur celles de leurs collègues) et à prendre conscience ce faisant de certaines propriétés de leurs conduites et de leur situation de travail, le surcroît de compréhension ainsi obtenu étant censé produire un *développement* de leurs capacités psychologiques.

Nous avons pour notre part mis en place un programme de recherche centré sur les textes produits dans le cadre de tels dispositifs de formation et visant à identifier les propriétés linguistiques de ces textes et leurs rapports avec les différentes formes d'interprétation de l'activité ; recherche qui a porté sur trois sites de travail et qui a consisté globalement à filmer la réalisation de tâches prédéfinies et à conduire avec les travailleurs des entretiens avant et après la réalisation de leur tâche. Nous n'évoquerons dans ce qui suit qu'un aspect des résultats issus des entretiens réalisés avec des infirmières à propos d'une de leurs tâches de soin (pour une présentation détaillée de la recherche et de certains résultats obtenus sur les trois sites, cf. Bronckart & Groupe LAF, 2004).

En procédant à une analyse linguistique prenant en compte les niveaux de l'architecture textuelle évoqués plus haut, et en particulier la distribution des types de discours, Bulea (cf. notamment Bulea, 2007 ; Bulea & Fristalon, 2004 ; Bulea & Bronckart, 2006) a mis en évidence une diversité de *figures d'action*, c'est-à-dire de segments textuels attestant de modalités particulières de saisie de l'activité, modalités marquées par le choix d'un type de discours donné, ainsi que par d'autres indices linguistiques. Ci-dessous, une brève description et un exemple des trois figures d'action majeures mises en évidence.

La figure de *l'action occurrence* est attestable dans des segments de *discours interactif* ; elle est fortement *contextualisée*, autour de l'agir-référent (ce soin-là qui va être administré ou vient de l'être), et des ingrédients de nature très différente (événements, résultats d'actes antérieurs, règles, etc.) y sont présentés sans ordre apparent et sans marquage chronologique. Dans cette figure, l'implication de l'infirmière est manifeste : celle-ci est posée comme *acteur*, et quasi exclusivement désignée par des *je*, et cette implication se marque en outre par de nombreux auxiliaires à valeur pragmatique ou déontique et par des verbes de pensée («*faut que je regarde*» - «*je sais pas ce qui y a dessous*» - «*j'ai essayé de*»). Le soin, quant à lui, est saisi dans sa dimension *technique* ou *médicale*: faire ce qui est nécessaire pour une bonne évolution de la plaie et du pansement. Exemple :

[...] faut que j'regarde c'est les premiers pans / premiers pansements post-op / à quarante huit heures donc / j'sais pas ce qu'y a d'ssous heu / ça peut être des stéristrrips des agrafes ou des fils / tu vois // normalement les fils sont accompagnés de stéristrrips souvent pour les sous costales tu sais / mais là heu / j'sais pas on va voir / sinon elle a une lame / ondulée sur poche // il faut pas la mobiliser pour l'instant j'ai appelé le chef de clinique // donc ce que j'fais j'désinfecte juste j'remets une poche propre / et puis heu / elle a un

drain de Kehr / qui / qui est à garder en tous cas pendant dix douze jours / parce qu'après ils font leur le contrôle par le drain / au niveau des voies biliaires.

La figure de *l'action expérience* apparaît aussi quasi exclusivement dans le cadre de *discours interactifs*, mais avec un axe de référence temporel *non borné*, marqué notamment par des adverbes (*normalement, toujours*) et par des verbes au PRÉSENT à valeur générique. Dans cette figure, l'implication de l'infirmière est moindre que dans la précédente ; celle-ci est toujours posée en *acteur*, mais désignée alternativement pas des *je*, des *tu*, voire des *on*, et on n'observe pratiquement aucun auxiliaire à valeur pragmatique ou déontique, ni aucun verbe de pensée. Le soin construit par l'infirmière se présente ici comme une *routine partagée* ; son administration technique n'implique de l'actant qu'une succession d'actes standards, avec néanmoins des *bifurcations possibles* dépendant de l'état du patient, mais on observe un net accent sur une autre de ses dimensions, plus spécifiquement infirmière, ayant trait à la relation psychologique avec le patient (le prévenir, savoir s'il est angoissé, lui expliquer, etc.). Exemple :

[...] *j'fonctionne toujours comme ça / je vois si le patient est disponible dans la matinée s'y a pas d'examen s'y a pas de chose comme ça / j'préviens le patient qu'on va faire son pansement // des fois ça peut être dix minutes avant / des fois ça peut être une demie heure une heure // si c'est quelqu'un très angoissé on évite de le prévenir trop avant parce que sinon (rires) / mais / je prévois toujours avant le soin / après j'arrive ben si il est s'il est assis au fauteuil ben je le recouche je l'installe // je préserve la / la pudeur / puis j'installe mon matériel puis je fais le pansement.*

La figure de *l'action canonique* apparaît dans le cadre du *discours théorique*, avec un axe de référence temporel *non borné*, marqué par des PRÉSENTS à valeur générique. On y observe une organisation phrastique récurrente du type sujet – verbe – complément, ainsi qu'un enchaînement par juxtaposition de phrases simples. Dans cette figure, l'agentivité de l'infirmière est neutralisée (usage du *on*), de même que son expérience et celle de ses collègues. Le soin est saisi sous une forme strictement *procédurale*, le contexte de la salle, l'état du pansement et du patient, les capacités de l'infirmière étant indéfinies et indifférentes: l'action se déploie selon une logique incontournable qui est celle des *normes générales du travail* dans l'institution. Exemple :

[...] *l'installation heu on déballe la plaie on prépare le / le set [IF : hum hum] / après on fait le pansement on communique / on ferme le pansement on réinstalle le patient on met la ceinture on rhabille / on remet bien le lit en position on lui propose d'aller au fauteuil si il doit aller au fauteuil ou il reste comme ça on lui remet tout son matériel à disposition / on tire le rideau et après / on on dit heu / voilà / au revoir au patient quoi.*

Les données de ce type démontrent que la mise en œuvre des divers *types de raisonnement* en lesquels se déploie la réflexion sur l'activité est consubstantielle à la maîtrise des types discursifs. La mobilisation du *discours théorique* dans la figure de *l'action canonique* contraint les opérations cognitives à s'organiser en un *script*, c'est-à-dire en un *système de déploiement dans le successif* qui est généralisé, abstrait et indépendant des circonstances particulières. La mobilisation du *discours interactif* dans

les figures de l'*action occurrence* et de l'*action expérience* paraît quant à elle propice à la mise en place de raisonnements *causaux-pratiques*. Ces raisonnements peuvent satisfaire à certaines des conditions caractérisant les précédents (notamment la combinatoire aboutissant à l'établissement d'un rapport causal), mais ils s'en distinguent par le fait qu'ils se déroulent dans un système *ouvert*, réceptif aux propriétés de la réalité à laquelle ils s'appliquent, et dont les éléments sont dès lors construits dans le cours même du déploiement de l'argumentation.

Ces données montrent en outre et plus généralement que la teneur même des représentations construites dépend tout autant des structures langagières mobilisées dans l'explicitation que des propriétés des référents qui s'y réfèrent.

En conséquence et en conclusion, les résultats de ce type (et bien d'autres issus de notre programme de recherche) font clairement apparaître que la réflexion humaine, les prises de conscience qui en résultent et le développement qu'elle génère, constituent des processus *indissolublement psychiques et langagiers*. Dès lors, les démarches psychologiques qui font l'économie de toute analyse sérieuse (ou linguistiquement armée) des productions verbales à l'œuvre dans les processus de formation ou d'apprentissage, s'exposent manifestement au risque de « manquer » ce qui constitue le facteur majeur du développement de la pensée humaine.

Bibliographie

- Bloomfield, Leonard (1970) *Le langage*. Paris : Payot [Edition originale : 1933].
- Bota, Cristian & Jean-Paul Bronckart, (2008). Voloshinov et Bakhtine : deux approches radicalement opposées des genres de textes et de leur statut *Linx. 56, Numéro spécial « Les genres de textes »*, pp. 67-83.
- Bronckart, Jean-Paul (1997) *Activité langagière, textes et discours. Pour un interactionisme socio-discursif*. Paris: Delachaux et Niestlé.
- Bronckart, Jean-Paul (2003) L'analyse du signe et la genèse de la pensée consciente. *Cahiers de l'Herne, 76 — Saussure*, pp. 94-107.
- Bronckart, Jean-Paul (2004) La médiation langagière, son statut et ses niveaux de réalisation. In Régine Delamotte-Légrand (Ed.) *Les médiations langagières. Vol. II, Des discours aux acteurs sociaux* Rouen : PUR, pp. 11-32.
- Bronckart, Jean-Paul (2008) Genres de textes, types de discours et “degrés” de langue. Hommage à François Rastier. *Texte !* [En ligne], Dialogues et débats. URL : <http://www.revue-texto.net/index.php?id=86>.
- Bronckart, Jean-Paul, Daniel Bain, Bernard Schneuwly, Clairette Davaud & Auguste Pasquier (1985). *Le fonctionnement des discours. Un modèle psychologique et une méthode d'analyse*. Paris : Delachaux et Niestlé.
- Bronckart, Jean-Paul & Cristian Bota (sous presse) *Bakhtine démasqué. Histoire d'un menteur, d'une escroquerie et d'un délire collectif*. Genève : Droz.

- Bronckart, Jean-Paul & Ecaterina Bulea (2006) La dynamique de l'agir dans la dynamique des discours. In Jean-Marie Barbier & Marc Durand (Eds.) *Sujet, activité, environnement : approches transverses*. Paris : PUF, pp. 105-134.
- Bronckart, Jean-Paul, Ecaterina Bulea & Cristian Bota (Ed.) (2010) *Le projet de Ferdinand de Saussure*. Genève : Droz.
- Bronckart, Jean-Paul & Groupe LAF (Eds.) (2004) Agir et discours en situation de travail. *Cahiers de la Section des Sciences de l'Éducation (Genève)*, 103.
- Bulea, Ecaterina (2005) Est-ce ainsi que les signes vivent ? *Texto ! [en ligne]*, Volume X, N° 4 (URL : <http://www.revue-texto.net/index.php?id=1774>).
- Bulea, Ecaterina (2007) *Le rôle de l'activité langagière dans l'analyse des pratiques à visée formative*. Thèse de doctorat. Université de Genève.
- Bulea, Ecaterina (2009) Dynamique langagière et dynamique matérielle : attitudes épistémologiques face à un problème philosophique. *Texto ! [en ligne]*, Volume XIV, n°1 (URL : <http://www.revue-texto.net/index.php?id=2100>).
- Bulea, Ecaterina (sous-presse) Signes, discours et interprétation de l'agir : le rôle des reformulations dans des entretiens portant sur le travail infirmier. In Alain Rabatel (Ed.) *Les reformulations pluri-sémiotiques en contexte de formation* (pp. 265-281). Besançon : Presses Universitaires de Franche-Comté, pp. 265-281.
- Bulea, Ecaterina & Jean-Paul Bronckart (2006) La saisie des compétences dans l'interprétation de l'activité de travail, *Bulletin Vals/Asla*, 84 [L. Mondada & S. Pekarek Doe- hler (Eds.) *La notion de compétence : études critiques*], pp. 143-171.
- Bulea, Ecaterina & Jean-Paul Bronckart (sous-presse) Les potentialités praxéologiques et épistémiques des (types de) discours. *Scripta*.
- Bulea, Ecaterina & Isabelle Fristalon (2004) Agir, agentivité et temporalité dans des entretiens sur le travail infirmier. In Jean-Paul Bronckart & Groupe LAF (Eds.) Agir et discours en situation de travail. *Cahiers de la Section des Sciences de l'Éducation (Genève)*, 103, pp. 11-144.
- Chomsky, Noam (1957) *Syntactic Structures*. La Haye : Mouton. [Traduction française : (1969) *Structures syntaxiques*. Paris : Seuil.]
- Chomsky, Noam (1964) Current Issues in Linguistic Theory. In J.A. Fodor & J.J. Katz (Ed.), *The Structure of Language*. Englewood Cliffs : Prentice Hall, pp. 50-118.
- Chomsky, Noam (1965) *Aspects of the Theory of Syntax*. Cambridge : MIT Press. [Traduction française : (1971) *Aspects de la théorie de la syntaxe*. Paris : Seuil.]
- Chomsky, Noam (1966) *Cartesian Linguistics*. New-York : Harper & Row. [Traduction française : (1969) *La linguistique cartésienne*. Paris : Seuil.]
- Chomsky, Noam (1968) *Language and Mind*. New-York : Harcourt, Brace & World. [Traduction française : (1970) *Le langage et la pensée*. Paris : Payot.]
- Chomsky, Noam (1972) *Studies on Semantics in Generative Grammar*. La Haye : Mouton. [Traduction française : (1975) *Questions de sémantique*. Paris : Seuil.]
- Chomsky, Noam (1975) *Reflections on Language*. New-York : Pantheon Books. [Traduction française : (1977) *Réflexions sur le langage*. Paris : Maspero.]

- Chomsky, Noam (1980) *Rules and Representations*. New-York : Columbia University Press. [Traduction française : (1985) *Règles et représentations*. Paris : Flammarion.]
- Clot, YVES (1999) *La fonction psychologique du travail*. Paris : PUF.
- Clot, Y. & Daniel Faïta (2000) Genres et styles en analyse du travail. Concepts et méthodes, *Travailler*, 4, pp. 7-42.
- Constantin, Emile (2005) Linguistique générale. Cours de M. le professeur F. de Saussure. *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 58, pp. 71-289.
- Dilthey, Wilhem (1947) *Le monde de l'esprit*. Paris : Aubier [Edition originale : 1925].
- Genette, Gérard (1986) *Introduction à l'architexte*. In G. Genette et al., *Théorie des genres* Paris : Seuil, pp. 89-159.
- Gülich, Elizabeth & Thomas Kotschi (1987) Les actes de reformulation dans la consultation *La dame de Caluire*. In Pierre Bange (Ed.), *L'analyse des interactions verbales. La dame de Caluire : une consultation* Berne : Peter Lang., pp. 15-81.
- Hauser, Marc D., Noam Chomsky & William Tecumseh Fitch (2002) The Faculty of Language : What Is It, Who Has It, and How Did It Evolve ? *Science*, 298, pp. 1569-1579.
- Jakubinski, Lev (1923) O dialogischeskoj rechi (Sur la parole dialogale). *Russkaja Rech'*, 1.
- Komatsu, Eusuke & Wolf, George (1996) *Premier cours de linguistique générale (1907) d'après les cahiers d'Albert Riedlinger*. Oxford/Tokyo : Pergamon.
- Piaget, Jean (1970). *Epistémologie des sciences de l'homme*. Paris : Gallimard.
- Pinker, Steven & Ray Jackendoff (2005) The faculty of language : what's special about it ? *Cognition*, 95, pp. 201-236.
- Propp, Wladimir (1965) *Morphologie du conte*. Paris : Seuil [Edition originale : 1928].
- Rastier, François (1989) *Sens et textualité*. Paris : Hachette.
- Rastier, François (2001) *Arts et sciences du texte*. Paris : PUF.
- Saussure, Ferdinand (de) (1922a) *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*. In Charles Bally & Léopold Gautier (Eds.), *Recueil des publications scientifiques de Ferdinand de Saussure*, Genève : Sonor [Edition originelle : 1879], pp. 1-268.
- Saussure, Ferdinand (de) (1922b) Sur le nominatif pluriel et le génitif singulier de la déclinaison consonantique en lithuanien. In Charles Bally & Léopold Gautier, *Recueil des publications scientifiques de Ferdinand de Saussure*, Genève : Sonor [Edition originelle : 1894], pp. 513-525.
- Saussure, Ferdinand (de) (1916) *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot.
- Saussure, Ferdinand (de) (2002) *Ecrits de linguistique générale*. Paris : Gallimard.
- Simonin-Grumbach, Jenny (1975) Pour une typologie des discours. In Julia Kristeva, Jean-Claude Milner & Nicolas Ruwet (Eds.), *Langue, discours, société. Pour Emile Benveniste* Paris : Seuil, pp. 85-121.
- Starobinski, Jean (1964) *Les anagrammes de F. de Saussure ; textes inédits*. Paris : Mercure de France.

- Starobinski, Jean (1969) *Les mots sous les mots*. Paris : Gallimard.
- Tecumseh Fitch, William, Marc. D. Hauser & Noam Chomsky (2005) The evolution of the language faculty : Clarifications and implications. *Cognition*, 97, pp. 179-210.
- Turpin, Béatrice (2003) Légendes – Mythes - Histoire. La circulation des signes. *Cahier de l'Herne* 76, *Saussure*, pp. 307-316.
- Vermersch, Pierre (1994) *L'entretien d'explicitation*. Paris : ESF.
- Voloshinov, Valentin Nikolaevich (1980) *Le Freudisme*. Lausanne : L'Âge d'Homme [Edition originale : 1927].
- Voloshinov, Valentin Nikolaevich (1977) *Le marxisme et la philosophie du langage*. Paris : Minuit [Edition originale : 1929].
- Voloshinov, Valentin Nikolaevich (1981a) Le discours dans la vie et le discours en poésie. In Tzvetan Todorov (Ed.), *Mikhaïl Bakhtine le principe dialogique* Paris : Seuil [Edition originale : 1926], pp. 181-215.
- Voloshinov, Valentin Nikolavich (1981b) La structure de l'énoncé. In Tzvetan Todorov (Ed.) *Mikhaïl Bakhtine le principe dialogique* Paris : Seuil [Edition originale : 1930], pp. 287-316.
- Vygotski, Lev Semenovitch (1994) La conscience comme problème de la psychologie du comportement. *Société française*, 50, [Edition originale : 1925], p. 35-50.
- Vygotski, Lev Semenovitch (1997) *Pensée et langage*. Paris : La Dispute [Edition originale : 1934].
- Weinrich, Harald (1973). *Le temps*. Paris : Seuil.

**Nos Vinte e Cinco Anos da Associação Portuguesa
de Linguística**